

PARIS

Ibrahim Shahda

la Rinascita

Les portraits peints par Ibrahim Shahda émergent du crépuscule, en quête d'une lumière rédemptrice. Une peinture sabrée, une peinture de l'urgence, celle qu'exige le temps qui lui est compté. Il s'installe dans le Midi en 1956. Gravement malade à partir de 1975, son sursis impose sa loi, son rythme dicte une discipline inlassablement reconduite par les élans conjuratoires de son geste. Son expressionnisme y puise ses origines et une authenticité, garante de sa vérité. La série d'autoportraits réalisés au début des années 1970 est un face-à-face irréversible. Les tranches du pinceau sont une réponse au silence aliénant, à l'engloutissement du corps et du visage. Le recours à la matière picturale – l'huile ou le pastel – permet d'endiguer l'oubli. La peinture arrache la vie aux ténèbres, tel un exorcisme par des aplats sensuels, des touches impulsives. Ibrahim Shahda s'arc-boute sur ces formes convulsives, informelles. Il y déploie une fougue cruelle, mais lucide. Impitoyable, il superpose des couches, traversées de coulures flamboyantes (*Autoportrait aux lèvres rouges*), ou froides – Shahda excelle dans les tons de bleus – jusqu'à la montée de sa présence, comme exaltée. Une mise à nu de son âme sur un visage de supplicé. Taraudé par de constants assauts, il a défié le néant en libérant ses états douloureux, jusqu'au sacrifice de sa chair offerte aux mutilations. Entre



Ibrahim Shahda (1929-1991),
Autoportrait au visage marqué de rouge,
huile sur toile (Polad-Hardouin, Paris).

ombre et lumière, où les ocres, les blancs endiguent les souillures de rouge et d'indigo, sa raison n'a jamais sombré. La peinture lui offrait une tentative de survie sans équivalent. Relevant le défi d'une vie ordinaire, la peinture dispense sa dramaturgie dans ce qu'elle a d'unique pour Ibrahim Shahda.

● Polad-Hardouin, 86, rue Quincampoix, III^e. Jusqu'au 30 avril. Catalogue.